

SERGINE R.

UN AN AVANT
L'ÉTERNITÉ

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

ANGÉLIQUE VANSTEENKISTE

ANGÉLIQUE MARTINACHE

ANNE-MARIE DEHUYSSER

AUDREY ROLAND

BRIGITTE DURIBREUX

CATHERINE WALLERAND

CHANTAL LATA

CHRISTIANE LAMERAND

CLAUDE BÉAL VANEZ

CLÉMENT TAYO

ÉRIC BLAREL

FATIMA ASSE

FRANÇOISE PODEVIN

FRÉSO TOMBOLOMAKO

HÉLÈNE APAZA BLANCO

JOSETTE MOULART

JOSETTE MICHEL

KARINE DEBOSSCHERE

LYDIA LESNE

MARIE CHRISTINE DAVRIL

MARIE PAULE DEBEIR

MARIELLE BIZARD

MARINE DELCROIX

MONIQUE ROLAND

NATHALIE APAZA BLANCO

NICOLE VERHAEGHE

SOPHIE MOULART

STÉPHANIE GUEYE

THÉRÈSE DOUTRELIGNE

THOMAS APAZA LOPEZ

VALÉRIE DUMORTIER

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-376-0

Dépôt légal : juillet 2020

Le premier jour

Le premier jour de ma deuxième vie commença sans que je le sache un soir de janvier...

Samedi soir... Nous sortons entre collègues pour fêter la nouvelle année... Nous avons attendu que nous soyons tous revenus de vacances pour nous organiser un petit resto sympa... Je passe une bonne soirée mais toutes les bonnes choses ont une fin... Il faut rentrer... Je dois retrouver mon mari et mon fils de... 17 ans !!!! Il a eu 17 ans le 1^{er} janvier ! Que le temps passe vite ! Enfin cela dépend pourquoi... parfois le temps ne fait que passer...

J'avais 22 ans à peine quand je suis sortie de l'école d'infirmière le diplôme en poche et prête à affronter toute la misère du monde ! J'habitais encore chez mes parents, mais je n'aspirais qu'à une chose : prendre mon indépendance. À bien y réfléchir, j'étais plutôt heureuse chez eux mais comme tous les jeunes je rêvais de quitter le nid. Nous habitons à une trentaine de kilomètres de Rouen. J'avais rapidement eu mon permis et mes parents m'avaient acheté une petite voiture d'occasion pour mes 18 ans, j'avais donc pu aller chaque jour jusqu'à l'école plutôt facilement, bien que les déplacements lors des stages fussent parfois plus laborieux. J'ai donc profité de cette expérience pour expliquer à mes parents que, embauchée au Centre Hospitalier de Rouen, il me fallait m'en rapprocher pour plus de facilité. L'idée de mes trajets très tôt le matin ou très tard le soir les inquiétait, mais mes premières nuits m'ont aidée à les convaincre. Après quelques semaines de recherches, j'ai trouvé un petit studio pas trop mal placé, mes parents m'ont aidée à déménager, m'offrant les premiers éléments nécessaires : lit, gazinière, frigo, venant repeindre et rafraîchir les lieux, accrocher quelques étagères... Maman m'avait même fait des rideaux sur mesure ! J'ai espacé mes visites et développé ma vie sociale, je me suis fait des amies parmi mes collègues et voisins. Ce furent les plus belles années de ma vie : insouciance, je travaillais, je sortais, je profitais. Un soir, lors d'une de ces nombreuses soirées, je fis la connaissance d'Eliott. Ce fut un vrai coup de foudre, enfin c'est ce que je croyais. Je n'avais pas vraiment eu d'histoire sérieuse jusqu'à maintenant et il avait l'air de vraiment s'intéresser à moi. J'avais 26 ans, lui 30. Il avait terminé de hautes études de commerce et j'étais impressionnée par ses connaissances et sa prestance. Nous avons flirté six mois, nous

voyant très régulièrement jusqu'au jour où il m'a annoncé qu'il avait été embauché dans une grande multinationale et qu'il devait partir pour Paris. C'est naturellement que j'ai tout quitté pour le suivre, au grand désarroi de mes parents. Nous nous sommes installés dans la banlieue nord et les premiers mois voire premières années ont été plutôt agréables. Je m'occupais de la maison, de lui, du petit jardin... J'avais cette chance d'avoir une petite maison ! Il ne manquait qu'un enfant pour que le tableau soit parfait ! Mais cela ne venait pas, pas assez vite à mon goût.

Un soir, Eliott m'a emmenée dans un de nos restaurants favoris sur Paris. Nous y allions, de temps en temps. Moi aussi, parfois quand j'avais la voiture, je déambulais dans les rues parisiennes. À table, il m'a annoncé que son entreprise lui avait donné un avancement : qu'en tant que commercial et responsable, il allait devoir partir en voyage de temps en temps pour la promotion de l'entreprise ou dans certaines de leurs filiales à travers le monde. Au début, je n'ai pas bien compris la portée de cette nouvelle, d'autant que cela semblait être une immense joie et une grande opportunité pour lui. Mais je me suis vite rendu compte que je me sentais bien seule ! J'avais quitté mes amis, sans réellement garder de contact, je n'avais pas su me rapprocher de personnes autour de moi, pas de voisin sympathique ou de collègues de travail d'Eliott : il ne voulait recevoir personne. Et moi, je ne travaillais pas. Il voyageait de plus en plus souvent, s'éloignant de plus en plus de moi, rendant mon rêve d'enfant de plus en plus inaccessible ! J'ai cherché du travail, mais il fallait beaucoup s'éloigner. Eliott était contre car il estimait que lorsqu'il revenait, je devais être toute à lui ! C'est aussi durant cette période que j'ai perdu mon papa puis ma maman, et avec eux l'espoir qu'ils voient un jour leur petit-fils ou leur petite-fille. Je pense qu'à cette époque j'ai dû vivre ce que l'on appelle un début de dépression ! J'étais incapable de prendre une décision, de le contrer, de m'imposer ! Et puis une nouvelle salvatrice tomba ! J'étais enceinte ! Un vrai miracle ! J'ai cru un moment que cette grossesse tant attendue allait nous rapprocher. Mais il s'est avéré que c'était moi qui étais impatiente. Oh bien sûr, cela l'a ravi, ce fut une fête, nous l'attendions depuis longtemps cet enfant ! Mais il n'a pas ralenti ses voyages. J'ai vécu ma grossesse seule, mon accouchement aussi d'ailleurs, son avion avait du retard ! Il faut dire que Lucas avait décidé de pointer le bout de son nez le 1^{er} janvier, aux lueurs de l'aube, deux semaines en avance ! Me sachant très enceinte et très fatiguée, mon mari n'avait pas prévu de fêter le réveil du jour de l'an avec moi, alors lorsque le travail a commencé, il a eu des soucis pour trouver un billet de retour en ce jour férié !

Je fus fort occupée les premiers mois mais petit à petit, alors que j'adorais mon fils, l'ennui s'est de nouveau imposé. À son entrée en maternelle, ce fut un grand vide ! J'ai pensé partir, divorcer, refaire ma vie mais pour aller où ? Sans travail, sans logement, sans argent, je n'avais même plus mes parents. Et Lucas avait besoin d'un père. Lorsqu'un jour j'ai entendu que l'on cherchait une infirmière dans un collège voisin. Je n'ai pas réfléchi longtemps,

j'ai été reçue et embauchée dans la foulée, après la promesse d'une formation et d'une mise à niveau.

C'est avec un peu d'anxiété que j'ai annoncé cela à mon époux lors de son retour à la maison ! Il a râlé, un peu, pour le principe, mais ce qui l'inquiétait surtout c'était qu'il devait repartir dans trois jours et que sa valise devait être refaite ! J'ai compris que la vie nous avait définitivement éloignés, il faisait le tour du monde sans moi et moi je vivais ici dans mon monde avec Lucas. Nous étions très complices Lucas et moi : c'est un enfant sensible ! Nous sommes connectés, certains diront que nous n'avons pas coupé le cordon, moi je sais que c'est autre chose : un lien fort nous lie. Et puis le temps a passé sans que je sache me résoudre à changer ma vie. Docile, je refaisais les valises quand nécessaire et je me contentais du peu d'attention qui nous était donnée quand Eliot revenait. Je suppose que c'était plus confortable que le grand chamboulement d'une séparation qui m'effraye ! (Moi qui n'aime pas le changement, je ne sais pas encore à quel point je vais être servie !)

Maintenant que Lucas a 17 ans, il a moins besoin de moi, alors parfois je m'autorise ces sorties entre collègues. Bon je ne peux pas dire m'être fait un vrai réseau d'amis, mais nous nous entendons bien dans le collège et je suis souvent incluse dans leurs sorties de groupe. Cela reste une des rares distractions que j'ai, mais j'ai bien l'intention d'y remédier ! J'ai pensé à reprendre contact avec d'anciennes amies. Ou peut-être devrais-je être plus intrusive avec mes voisines... Mais ce soir, c'est restaurant et longues discussions sur les enfants, la génération d'aujourd'hui, les futurs adultes qu'ils seront, les dernières bêtises que certains ont trouvées...

Soudain, nous nous apercevons qu'il est tard, tout le monde décide de rentrer ! Mais Eliott est à la maison ce soir. C'est avec peu d'entrain que je quitte la petite troupe et monte en voiture ! Je sais qu'il n'aime pas que je sois absente quand lui, il est là ! Je m'accroche au fait que je vais aussi retrouver mon fils ! Ma plus grande tristesse est de ne pas avoir eu de deuxième enfant. J'aurais tant aimé avoir une fille ! On dit que les filles restent auprès de leur mère ! Que vais-je devenir quand Lucas va quitter la maison ? Et s'il s'éloignait...

Je secoue la tête. Une partie de moi vient violemment me rappeler que mon fils ne me ressemble peut-être pas physiquement mais qu'il a mon caractère, mes faiblesses, mon hypersensibilité, mes convictions. Les émotions peuvent nous bouleverser et nous sommes souvent en symbiose... quand l'un a mal, l'autre aussi mais quand l'un rit, c'est pareil aussi pour l'autre ! On est comme ça, alors on se surveille, on fait attention de ne pas trop souffrir ou faire souffrir l'autre. On profite des moments de bonheur avec une complicité que ne comprennent pas les gens extérieurs. Non vraiment, cela ne pourra jamais complètement disparaître, ce n'est pas possible.

Je suis donc en voiture sur la route et je ressasse, je regrette, je m'apitoie.

Je suis plutôt en bonne santé même si je me trouve quelques kilos de trop qui me complexent et même si quelques aléas de l'âge qui avance commencent à se faire sentir, mais bon... J'ai quand même 49 ans !

Mon esprit se met alors à divaguer sur cette lutte quotidienne contre les kilos, vers les calories que je viens d'ingurgiter dans ce restaurant, vers mon apparence physique qui me déplaît... Peut-être devrais-je changer de couleur de cheveux ? Je me regarde dans le rétroviseur et au passage remarque l'horloge de la voiture : minuit trente !

Mince ! Elliott... Mon mari... Il doit sûrement dormir... ou pas... Il attend peut-être mon retour pour râler, pour reprendre cette dispute que nous avons avant que j'y mette un terme en claquant la porte ! Ce soir il est à la maison ! Pour une fois ! Et moi j'ai mal calculé et je ne suis pas là ! Pour une fois aussi ! « Il est fâché », « Lui il est là et moi je m'en vais », « Il va rester seul », « Je pourrais faire un effort »... C'est comme cela à chacun de ses retours : je dois être au garde à vous et complètement à son service ! Lessive, repas, préparation de la valise suivante...

Après tout je ne sors pas souvent, et le reste du temps je m'occupe de Lucas. Et lui que fait-il quand il est en voyage ? Il sort peut-être tous les soirs, il a peut-être tout un tas de maîtresses !

Je suis attentive à la route, mais je dois avouer que je m'énerve, je suis en partie occupée par les divagations de mon esprit. Quand soudain surgit une ombre noire qui file devant ma voiture. Il fait sombre, j'ai été surprise. J'ai littéralement écrasé le frein. Mon cœur bat vite, très vite, trop vite.

COUP DE Foudre

L'ombre a pris la petite ruelle à droite. Je décide (enfin non je ne décide rien), je tourne et la suis... Et encore une fois je m'arrête brutalement :

Je la vois, elle est là allongée devant le nez de ma voiture... Elle ne bouge pas... Que fais-je... Je descends ? (« Ce n'est pas une bonne idée » me glisse une petite voix protectrice) : le contact allumé (idée encore moins bonne), je fais fi de tous mes signaux d'alerte et je m'approche (c'est au-delà de toute notion de prudence).

Je me penche : c'est un homme. Il saigne. Il est d'une telle pâleur ! Sa chemise blanche est maculée de sang... ses manches sont retournées, son col est ouvert... il ne semble pas respirer. Je cherche son pouls : rien ! Il est mort ? J'approche mon visage pour sentir son souffle et alors que je suis à quelques millimètres, il prend une profonde inspiration et ouvre grand les yeux... Je ne peux retenir un cri étouffé par sa main qu'il a précipitamment mise sur ma bouche... Je n'ai rien vu venir. Il aurait pu m'étrangler, me frapper, me trancher la gorge que je n'aurais pas même réagi. Je recule la tête précipitamment. Il me fait signe de m'avancer encore, il attrape délicatement mon visage qu'il approche de sa bouche et me demande d'une voix fatiguée, à peine audible : « Peux-tu m'aider ? »

D'ordinaire je suis prudente... Je ne descends pas de la voiture. On raconte tant de choses sur ces gens qui vous attaquent, vous volent votre véhicule... En fait je n'aurais même pas dû tourner dans cette ruelle pour suivre cette ombre ! Et là je suis en train de l'aider à se relever et à monter dans ma voiture ! Je l'allonge à l'arrière. Il me dit de me dépêcher :

— Ils vont nous repérer et nous pourchasser. Il faut que tu partes vite.

Mais qui ? Et partir pour aller où ? Je crois comprendre que l'urgence est de quitter le quartier alors j'accélère. Je roule, je dépasse largement la vitesse autorisée, je passe les feux rouges... Une poussée d'adrénaline me rend alerte et sûre de moi... Je sens instinctivement le danger ou peut-être est-ce l'angoisse de mon passager que je ressens ? Quoi qu'il en soit je fonce, mais je fonce où ? Vers chez moi ! Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? Chez moi ? Et j'explique ça comment, moi ? Bon, il y a bien une buanderie à l'arrière de la maison où personne ne va plus jamais... Il n'y a pas grand-chose, quelques vieux trucs stockés, un canapé troué, une vieille lampe... Avant j'allais m'y asseoir parfois pour lire au calme mais c'est devenu trop

inconfortable, trop chargé... Finalement une bonne cachette... Et cette pièce donne dans la cuisine donc elle est facile d'accès.

Mais de là à imaginer y cacher un homme blessé !

C'était une évidence que je comprendrai plus tard : cette pièce est parfaite pour cet inconnu et il a les ressources nécessaires pour expliquer sa présence à ma famille... Il a sûrement lu cette opportunité dans mes pensées mais ce jour-là je ne me rends compte de rien, tout est confus.

J'arrive devant la maison et j'essaie de faire comme d'habitude. Mais il faut emmener cet homme sans être vus de ceux qui se trouvent à l'étage ! Discrétion. Je l'assiste pour entrer, débarrasse rapidement pour lui faire de la place et l'aide à s'allonger.

— Je vais vérifier que tout le monde dort et je reviens avec de quoi vous soigner.

Tout est paisible en haut. Je prends un peu de désinfectant quelques compresses, des pansements, des serviettes, une couverture... bref, de quoi installer mon invité. Le tout en faisant le moins de bruit possible afin de ne réveiller personne ! Heureusement aujourd'hui c'est l'indifférence, pas la dispute ! Eliott ne m'attend pas, il dort.

Lorsque je redescends, je rentre doucement dans la buanderie. Il est allongé sur le dos, raide et la petite lampe de chevet que j'ai placée à côté du canapé éclaire faiblement son visage... Je n'avais pas encore pu regarder ses traits avec autant d'attention... Je ne suis pas douée pour estimer l'âge de quelqu'un, mais il doit avoir une cinquantaine d'années. Il est grand et a de larges épaules. Il a les cheveux poivre et sel, un visage anguleux, une mâchoire carrée et pourtant des traits fins... Il a des pommettes saillantes et le teint lisse. Il est beau... Il est même très séduisant mais qu'est-ce qu'il est pâle !!! Il porte une chemise blanche et un pantalon de cuir noir plutôt serré : qui sont plutôt dans un sale état... que lui est-il arrivé ? Il semble gésir là, sur un lit de mort. Tout son corps laisse s'échapper une telle froideur... Mais qui est-il ? Qu'est-il ? Il est si impressionnant allongé là !

Cette constatation me fait sortir de ma rêverie :

Le naturel revient alors à la charge... Ce que je pensais enfoui revient plus spontanément que je ne le croyais. Je suis infirmière scolaire... Il n'y a pas souvent d'urgence dans le lycée où je travaille, heureusement, mais de ce fait j'ai eu peur d'avoir perdu mes réflexes ! Il ne va pas bien !

Il ouvre les yeux. Ses sourcils sont froncés, il semble souffrir... Je lui propose de regarder ses blessures, mais il refuse... Je l'aide juste à enlever sa chemise... Sa peau est si froide... Mais que lui a-t-on fait... Son dos est rempli de petits trous qui saignent doucement... Un fin trait d'un liquide rouge où se mêlent des traces blanchâtres... C'est horrible, cela ressemble à de la torture !

— J'ai juste besoin de repos... J'irai mieux demain... Il faut que tu sortes et que tu me laisses seul...

J'ouvre la bouche pour opposer un refus, donner des recommandations... mais un doigt sur mes lèvres, il me dit :

— Va-t'en ! Vite !

Je ne sais pourquoi, l'instinct de survie peut-être, je quitte la pièce précipitamment après avoir déposé quelques médicaments pour la douleur sur l'accoudoir du canapé. Je monte me coucher... sans trouver le sommeil !

Par les petits espaces du volet je vois le jour se lever.

Les heures sont longues, la nuit, lorsque Morphée ne vous emmène pas avec lui ! J'ai passé la nuit entière à écouter, à guetter : un bruit, un appel, un mouvement, quelque chose d'anormal, à observer le noir, à écouter le silence, à découvrir la pénombre et le jour qui reprend ses droits. Le réveil sonne et laisse place à l'anxiété... et si Eliott allait dans la buanderie ? Non il ne le fait jamais ! Mais si là il y allait quand même ? Et si j'avais mal fermé la porte ! Et s'il entendait un bruit !

Que ferait-il face à cet inconnu, de surcroît blessé ?! En même temps il dormait hier soir, enfin ce matin quand je suis rentrée... Je ne sais même plus quelle heure il était ! Quoi qu'il en soit je n'allais quand même pas le réveiller pour lui dire que j'avais amené un inconnu blessé à la maison ! Si ?!

Je vais me lever comme d'habitude et faire ma toilette, il me suivra à la salle de bain et mon fils aussi... tout le monde se préparera comme n'importe quel... dimanche ! Mince c'est dimanche ! Ça y est, je panique ! Ma respiration s'accélère, je sens la chaleur m'envahir, vite une solution, il me faut un plan B... voyons voir...

La maison se réveille tout doucement : mon mari prend mon angoisse pour de la mauvaise humeur : je ne le détrompe pas, je n'ai pas envie de discuter, de m'expliquer. Je lui propose d'aller au marché : l'éloigner le plus possible de cette pièce !!! Je profite d'une courte absence pour aller déposer un café dans la buanderie... C'est avec appréhension que je m'approche du canapé... Il est toujours aussi pâle, il ne semble pas avoir bougé d'un cheveu ! Comme dans la ruelle il ouvre les yeux subitement et inspire un grand coup : comme dans la ruelle je crie et je recule.

— Je ne suis pas mort, dit-il avec un léger sourire... Partez-vous promener, j'ai encore besoin de me reposer, de me soigner, et il me fait signe qu'il ne veut pas du café qui s'est un peu répandu dans la sous-tasse suite à mon mouvement de surprise.

— Je reviens vous voir dans l'après-midi, allez vous servir dans le réfrigérateur durant notre absence si vous avez besoin.

Mais il semble déjà s'être assoupi. Je lui dis quand même que j'ai laissé un café à ses côtés mais de toute évidence il lui faudrait bien plus qu'un café...

L'UNION

Nous sommes revenus du marché, nous avons mangé et mon mari est parti faire du tennis avec ses amis, en réalité des collègues de bureau... Avec un peu de honte j'ai réussi à la convaincre de prendre Lucas qui le suit, pas du tout ravi de cette décision ! J'écoute la voiture s'éloigner et je me précipite vers l'arrière de la cuisine.

Il est là assis sur le bord du canapé. Son visage exprime de la douleur, de la colère, de la frustration... je ne comprends pas.

— Je n'arrive pas à me soigner ! dit-il avec une rage contenue.

Il s'approche de moi, plonge son regard dans le mien et me susurre :

— Serais-tu prête à m'aider encore un peu ?

Son ton est à la fois mielleux, sucré et pourtant dangereux et interpellant : j'avoue, je suis troublée. Pourtant je sens dans sa voix tant de tristesse, d'incertitude et en même temps une pointe de malice...

Il s'éloigne en reculant sa tête de quelques centimètres, détaille mon visage, me regarde droit dans les yeux : il a l'air plus bouleversé que moi ?!

— Je ne peux pas t'hypnotiser ! dit-il comme s'il se parlait à voix haute.

Je ne comprends pas tout

— Pardon ?

Il secoue légèrement la tête, de manière presque imperceptible. Il se reprend et le ton de sa voix change.

— Très bien. J'ai besoin de ton aide : j'ai besoin d'un peu de sang pour m'aider à me soigner ! Je suppose que je suis trop faible pour me guérir seul...

Là il me fixe, son regard me pénètre à me mettre mal à l'aise. Il guette n'importe laquelle de mes réactions. Je dois avoir l'air complètement ahurie !!! Je ne comprends pas ! Mon sang ??? Mais comment, pour quoi faire ??? Il reprend doucement :

— Je ne peux appeler personne de confiance pour le moment. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas d'emprise sur toi, mais nous verrons cela plus tard ! Je suis un... comment dire...

Il me regarde intensément. Il cherche ses mots, semble se raviser :

— Merci, merci de m'avoir aidé, mais j'ai peur de t'avoir mise en danger. Je dois me soigner pour partir et j'ai besoin d'un peu de ton sang.

— Qui es-tu ? Qu'es-tu ?

Est-ce bien moi qui viens de prononcer ces mots ???

— Veux-tu vraiment le savoir ? Je sais que tu sais... Cherche en toi, tu as compris.

C'est vrai, c'est comme une évidence mais mon esprit cartésien a besoin de l'entendre. C'est alors que, comme pour répondre à ce questionnement silencieux, il se penche vers moi et me murmure :

— Oui tu sais ce que je suis...

Je suis complètement captivée. J'ai l'impression d'avoir perdu mes capacités de raisonnement et sans aucune logique ni réflexion, des questions se bousculent et s'écoulent comme si elles étaient plus importantes que le sens même de cette situation, que ce que je viens d'entendre. À mon plus grand étonnement, alors que mon cerveau est encore halluciné par cette condition surnaturelle de vampire, alors que cette information est improbable, impossible, ce sont des interrogations très basiques qui se forment :

— Vas-tu me tuer ?

— Non.

— Vais-je avoir mal ?

— Non.

— Mais n'aurais-tu pas pu déjà m'agresser et prendre ce que tu souhaites depuis bien longtemps ?

— Si.

— Et si je dis non, me laisseras-tu ou te serviras-tu quand même ?

— Je ne t'obligerai pas, du moins si j'arrive à reprendre assez de force pour partir d'ici.

— Alors d'accord.

Est-ce encore moi qui ai prononcé ces mots ! Ma raison me crie de me réveiller, de m'enfuir, enfin de faire autre chose que d'accepter ! La peur m'étreint le cœur, je sens mon pouls battre dans ma carotide. Sa main effleure mon cou. Je sais qu'il sent ce mouvement de vie sous ses doigts... J'ai tant de questions et à la fois je suis incapable de parler, de bouger, de réfléchir... Je me sens attirée par ses yeux, son visage... Il se penche de nouveau vers moi, je ferme les yeux et je sens ses lèvres se poser sur mon cou puis remonter le long de ma mâchoire et frôler ma bouche. Un long frisson me parcourt. Je rouvre les yeux et il m'observe. Je me noie dans son regard. J'entends sa voix me murmurer :

— Je suis irrésistiblement attiré par toi et je ne peux pas l'expliquer... Je te veux... Je veux que tu sois à moi.

Je ne suis pas en capacité de réfléchir, je m'abandonne à lui dans un long et profond baiser, je m'abandonne comme jamais je ne l'ai fait avec personne, je sens une douce chaleur m'envahir, l'émotion me submerge, le monde autour de moi n'existe plus, le temps suspend son cours. Je sens alors une légère douleur, un picotement dans ma bouche et un étrange goût métallique : du sang ! Dans le même moment j'entends une petite voix dans ma tête me murmurer : « Oui, je suis un vampire ».

J'ouvre les yeux, je n'ai pas peur. Je me sens plutôt surprise, peut-être un peu embrumée. À compter de cet instant, tout ce qu'il va me dire,

m'apprendre, me révéler me semblera naturel. Au-delà de toute raison, je le croirai sur parole, parfois à mon plus grand désarroi.

Lui aussi paraît surpris, il semble aussi avoir repris quelques couleurs ou au moins un plus beau teint.

— Je ne comprends vraiment pas, je n'ai presque pas pris de ton sang et pourtant je vais beaucoup mieux. C'est comme si ton sang provoquait en moi quelque chose de puissant.

— Pourquoi ? Le sang t'aide à guérir ?

— Oui, boire du sang nous nourrit et nous permet de nous soigner, de nous régénérer. Mais normalement il aurait dû me falloir beaucoup plus de sang. En revanche je n'arrive pas à soigner mon dos : ça n'a pas de sens.

— Laisse-moi regarder.

Dans son dos il y avait toujours tous ces petits trous qui transpiraient cette fois plus de liquide blanchâtre que de sang.

— Il faut que tu regardes s'il y a quelque chose dans les blessures, dit-il. Sauras-tu ouvrir un peu l'une des plaies et chercher ?

Alors à cet instant ce qu'il est n'est pas important. Ce sont ses blessures qui me préoccupent. Peut-être est-ce un moyen pour mon esprit de revenir dans le concret, dans la réalité, dans ce que je connais...

J'avais un petit scalpel dans l'armoire à pharmacie. Je vais le chercher ainsi que tout le matériel dont j'ai besoin et je décide de m'occuper de la première plaie à hauteur de mes yeux. Je coupe un peu, il serre les dents, aucun antalgique ne sera efficace a-t-il dit, je crois cependant que cela pourrait nuire à certaines de ses facultés. Je continue et avec une fine pince je retire une toute petite pointe argentée de la plaie : une sorte de gros bout d'aiguille en argent ! C'est hallucinant, chaque plaie contient ce petit bout de métal.

— L'argent nous empêche de cicatriser, nous affaiblit... Ils m'ont tiré dessus mais pas avec des balles classiques ! C'est complètement tordu, c'est vicieux ! De la part d'autres vampires ! C'est incroyable !

Je le sens s'agiter, s'énerver... sa colère monte, pourtant, c'est avec douceur qu'il ajoute :

— Tu dois toutes les enlever si je veux avoir une chance d'en guérir... s'il te plaît, le peux-tu ?

Son ton est cette fois plus pressant et je ne pense pas vraiment avoir le choix. Je ne comprends pas encore tout ce qui se passe. Pourtant mes réponses sont plutôt instinctives et mes paroles sortent naturellement, sans y réfléchir... Je devrais être terrorisée, complètement perdue et pourtant...

— Oui, mais tu perds un peu plus de sang à chaque fois et ça a l'air douloureux ! J'ai des comprimés à base de morphine, laisse-moi au moins t'en donner un... Je sens que tu souffres...

— Ce n'est pas possible mais ça va aller, je te le promets, vas-y, continue avant que je n'en aie plus le courage

Il est redevenu bien pâle ! « J'ai une idée » : d'un coup de scalpel je pique le bout de mon doigt et l'applique sur la plaie sans attendre ni réaction de sa part ni réponse.

— Que fais-tu ? dit-il en haussant le ton, d'un air affolé, ton sang, je sens ton sang... Tu ne dois pas faire cela : j'essaie de me contrôler et je dois résister à l'odeur de ton sang... Tu ne comprends donc pas que je peux être dangereux pour toi, je peux te tuer !

Je n'écoute pas vraiment ce qu'il me dit, et heureusement, tant je suis impressionnée par ce que je vois, alors je lui dis précipitamment :

— La plaie, la plaie s'est refermée !... Ça fonctionne !... Prends sur toi, j'enlève chaque pointe d'argent et je referme avec du sang... Je fais vite... Si tu ne te contrôles pas, je ne serai plus en état d'enlever les aiguilles et tu ne pourras ni le faire toi-même ni cicatriser !

Je fais preuve d'une telle lucidité que je me fais peur ! Lui aussi a dû être surpris car cela le laisse coi.

Chaque coup de scalpel est douloureux, chaque goutte de sang étalée sur son dos est une tentation contre laquelle il résiste. Je le sens se battre, lutter, pour ne pas laisser sa soif prendre le dessus, pour ne pas laisser la douleur lui embrumer l'esprit et l'empêcher de se maîtriser ! Le contrôle : voilà pourquoi il ne veut pas de mes antalgiques...

Il ne veut pas boire, il ne veut pas manger, il veut se reposer... Il a l'air las, mais il est en vie, enfin si l'on peut dire... Pour le moment je ne connais rien de lui. Mort ou vivant, c'est une notion complexe pour un vampire... Disons alors qu'il est conscient et qu'il demande juste du repos.

Je me lève pour le laisser, mais il attrape ma main : je m'allonge à ses côtés, je passe un linge humide sur son front... Nous restons silencieux. Sa peau est froide. Je ne le vois pas respirer et je n'entends pas son cœur battre et pourtant ce qui me trouble le plus chez lui c'est cette puissance et ce calme qui émanent de lui : la force tranquille. Il m'apaise... Mon esprit, pourtant toujours en ébullition, trouve un peu de repos... Je ne pense à rien : juste une sensation de bien-être. Il a entendu les garçons arriver et il m'en prévient.

Lorsque je remets les pieds dans la maison, la vie reprend son cours, normale en apparence... Je vaque à mes occupations, parle à Elliott, réponds à Lucas, mais je suis absente... Mon esprit est avec lui...

Cette nuit encore le sommeil tarde. Son visage s'impose à moi, son regard profond dans le mien, son baiser... Je m'endors.

Le lendemain matin, je me prépare, cette fois comme tous les lundis matin et le reste de la famille en fait de même. Je sors, tourne un peu, attends que mon mari et mon fils partent et je reviens à la maison.

Il n'est plus là ! Il n'est plus allongé sur le canapé ! La couverture a disparu ! La porte se referme alors, il est juste derrière moi, je sens son souffle sur mes cheveux... Je commence à m'habituer, je n'ai même pas crié, juste un peu sursauté tout au plus...

— Bonjour Clara... Désolé, je t'ai fait peur ? dit-il avec ce sourire en coin qui ne cessera de m'agacer.

— Vous avez l'air d'aller mieux.

— Je le confirme, je vais repartir... J'ai encore une doléance : de ton lieu de travail je te demande d'appeler ce numéro ; tu vas avoir quelqu'un qui s'appelle Grégoire. Tu lui diras que je l'attends au quai numéro 8. Il comprendra.

— Pourquoi ne pas appeler d'ici ?

— Pour te protéger, ne pas pouvoir remonter l'appel, au cas où...

— Qui êtes-vous ? Vais-je... enfin que dois-je dire à ce Grégoire ?

Je me sens rougir... Il va partir, me laissant là avec mes questions, mes regrets... Vais-je le revoir ? Je n'ose poser la question tant j'ai peur de la réponse. Pourtant elle sera brutale et sans détour :

— Marcus, je suis l'un des maîtres vampires et on a essayé de me tuer sur mon territoire ! Reste loin du centre-ville cette nuit et la nuit prochaine car cet affront ne peut rester impuni... les rues de la ville vont se teinter de rouge et l'air va prendre l'odeur de la mort !!!

Ses derniers mots se sont envolés derrière moi. Il est parti ! Un grand vide me submerge et je pleure ! J'aurais tant donné pour qu'il reste encore un peu, pour lui parler, le connaître, savoir tout de lui, le regarder, toucher sa peau et peut être sentir de nouveau ses lèvres sur les miennes.

Je suis plus affligée par cette absence que par ce qu'il m'a dit... Un maître vampire ? Son territoire ? Punir ? C'est encore cette étrange impression de familier qui m'entoure, m'englobe comme une bulle. Comme si ce discours ne m'était pas complètement inconnu. On m'aurait parlé de vampires il y a quelques jours encore, ma référence serait allée vers le dernier film à la mode ou le dernier livre lu... Ce sujet m'a souvent attiré dans mes lectures mais c'est de la science-fiction... Et pourtant tout me semble là si... naturel : c'est troublant !

Le cœur lourd, je suis partie travailler. De mon bureau j'ai appelé le numéro laissé sur un papier glissé dans ma main sans même que je m'en aperçoive.

Au téléphone un homme me bombarde de questions : qui je suis, où je suis, pourquoi, comment, comment je connais Marcus, que s'est-il passé... Il est trop pressant et le ton de sa voix monte... Je prends peur, je lui répète mon message et je raccroche !

Les nuits suivantes sont à la fois douces et douloureuses... Je suis à l'affût des bruits, d'une manifestation de son retour et en même temps lorsque le sommeil me prend, il m'emporte dans un rêve magnifique... Les journées ne sont pas plus faciles mais l'occupation m'empêche de trop penser...

Les informations à la télévision attirent mon attention : on parle de guerre de gang, d'un centre-ville qui devient fou, de gens blessés, de la police aux troussees des trafiquants de drogue, dans cette ville qui serait devenue une plaque tournante pour les substances illicites venues de Hollande... Mais moi je sais, ce ne sont pas des histoires de drogue... mais la vengeance d'un vampire ! Entre la peste ou le choléra... que choisir... le plus probable, le plus logique : la drogue. Et le monde reste plongé dans l'ignorance.